

Ce que j'appelle l'hypothèse du rêve, c'est une expérience de pensée que l'on trouve sous la plume de nombreux auteurs, mais qui consiste toujours à supposer que l'ensemble du monde pourrait être tout autre chose que ce que l'on croit : un rêve, une illusion, une ombre, un programme informatique, etc.

Tchouang-tseu : « Est-ce Tchouang-tseu qui rêve qu'il est papillon, ou un papillon qui rêve qu'il est Tchouang-tseu ? » Descartes : le doute hyperbolique et l'hypothèse d'un malin génie qui me tromperait en toute chose. Putnam (philosophe américain contemporain), le film *Matrix* des frères Wachowski : nous pourrions n'être que des cerveaux dans une cuve, le monde pourrait n'être qu'une sorte de grand jeu vidéo. La tradition philosophique occidentale a retenu, comme point de départ de cette interrogation, le début du livre VII de la *République* de Platon, où se trouve *l'allégorie de la caverne* :

SOCRATE : Maintenant, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une habitation souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée ; imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les monteurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles.

GLAUCON : Je vois.

– Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, et en toute espèce de matière ; parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

– Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

– Ils nous ressemblent. Et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

– Comment auraient-ils pu, puisqu'ils ont été forcés leur vie durant de garder la tête immobile ?

– Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

– Bien sûr que si.

– Si donc ils pouvaient discuter ensemble, ne penses-tu pas qu'ils prendraient les ombres qu'ils voient pour des objets réels ?

– Si, nécessairement.

– Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?

– Non, par Zeus.

– Mais alors, de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués.

– De toute nécessité.

– Considère maintenant ce qui arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un vient lui dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? Si, enfin, lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?

– Beaucoup plus vraies.

- Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n’en seront-ils pas blessés ? N’en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu’il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu’on lui montre ?
- Assurément.
- Et si on l’arrache de sa caverne par force, qu’on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu’on ne le lâche pas avant de l’avoir traîné jusqu’à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu’il sera parvenu à la lumière, pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?
- Non, il ne le pourra pas, en tout cas pas tout de suite.
- Je crois bien qu’il aurait besoin de s’habituer, s’il doit en venir à voir les choses d’en haut. Il distinguerait d’abord plus aisément les ombres, et après cela, sur les eaux, les images des hommes et des autres êtres qui s’y reflètent, et plus tard encore ces êtres eux-mêmes. A la suite de quoi, il pourrait contempler plus facilement, de nuit, ce qui se trouve dans le ciel, et le ciel lui-même, en dirigeant son regard vers la lumière des astres et de la lune, qu’il ne contemplerait de jour le soleil et sa lumière.
- Comment faire autrement ?
- A la fin, j’imagine, ce sera le soleil – non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit, mais le soleil lui-même à sa vraie place – qu’il pourra voir et contempler tel qu’il est.
- Nécessairement.
- Après cela il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c’est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d’une certaine manière, est la cause de tout ce qu’il voyait avec ses compagnons dans la caverne.
- Evidemment, c’est à cette conclusion qu’il arrivera.
- Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l’on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu’il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?
- Si, certes. (...)
- Maintenant, mon cher Glaucon, il faut assimiler le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu qui l’éclaire à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l’ascension de l’âme vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible, l’idée du Bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne peut la percevoir sans conclure qu’elle est la cause de tout ce qu’il y a de droit et de beau en toute choses ; qu’elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le seigneur de la lumière ; que, dans le monde intelligible, c’est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l’intelligence ; et qu’il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique. (...) Ne t’étonne pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s’occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut.

Platon, *République*, VII, 514a-517c

Résumons l’analogie platonicienne dans un petit tableau :

	Image de la caverne	Monde réel
Monde intelligible et vrai	soleil : condition de la visibilité et de l’existence des choses visibles	idée de Bien : condition de l’intelligibilité et de l’existence des idées
	feu	soleil
	objets	idées (= vraie réalité)
Monde sensible et illusoire	ombres	choses visibles

Retenons bien cette allégorie, et l’idée de ce mystérieux soleil. Nous y reviendrons par la suite.

La question que pose cette « hypothèse du rêve » est de savoir ce qui nous garantit la réalité du monde sensible. Une première réponse à cette question est la réponse idéaliste : rien ne nous garantit la réalité de ce monde, qui est d’ailleurs fluctuant et qui nous induit sans cesse en erreur. Puisque les sens sont trompeurs, il faut se fier à l’esprit, qui peut nous donner

accès à des vérités éternelles, évidentes et indubitables. Les idées mathématiques sont le modèle par excellence de ces vérités. Cette réponse est celle de Platon, de Descartes et de Kant. Elle repose sur l'idée qu'une *connaissance a priori* est possible. A priori, c'est-à-dire antérieure à toute expérience, donc indépendante de nos sens. Cela semble mystérieux : comment peut-on connaître le monde avant de l'avoir vu ? Pour le comprendre, il faut se placer dans un cadre idéaliste, et admettre que le monde est avant tout une réalité idéale que notre âme a connu dans le passé (Platon) ou qu'un Dieu a déposé dans nos âmes sous forme de « semences de vérités » (Descartes). Mais cette hypothèse idéaliste est peut-être encore plus étonnante et mystérieuse que ce qu'elle est censée expliquer : comment croire en l'immortalité des âmes ou en l'existence de Dieu ? Il est difficile de faire reposer toute notre connaissance du monde sur des hypothèses aussi fragiles !

Pour savoir ce qu'il en est vraiment, attaquons-nous à ces fameuses connaissances qui se prétendent a priori et qui ont constitué si longtemps le modèle de toute science : les connaissances logiques et mathématiques.